

De Paris : La science et la richesse

Ici et là, en Égypte, vivent de nombreux riches — mais la plupart sont plus misérables que les pauvres qu'ils méprisent. Ils ne comprennent pas la richesse ; ils ne savent ni l'estimer ni en discerner la fonction sociale. Leur fortune se réduit à leur ventre et à leurs sens : ils mangent beaucoup, jouissent sans discernement, mais leur plaisir ne touche ni le cœur ni l'esprit. Leur or nourrit seulement la vanité, l'orgueil et la fatuité — jamais l'intelligence, la compassion ou la charité.

L'Égypte regorge de riches, mais ils sont, en vérité, les plus démunis des hommes. Leur fortune ne profite ni à eux-mêmes ni à autrui. Ils ne possèdent pas la richesse : c'est elle qui les possède. Ils la portent, tels des bêtes de somme, d'une génération à l'autre. Souvent, ce fardeau les accable, les engloutit — et leurs enfants n'en héritent que la ruine et la détresse.

En vérité, les riches d'Égypte sont des pauvres déguisés.

En Europe aussi, il y a des riches — mais ils sont les plus éloignés de la misère. Ils comprennent la richesse, savent l'administrer, et en font bénéficier à la fois leur vie privée et la vie publique : leur patrie, leurs villes, leurs villages. Ils goûtent à la richesse tout entière : non seulement la volupté du corps, mais la joie du cœur et la lumière de l'esprit. Ils trouvent dans la richesse le vrai bonheur terrestre et la gloire durable du nom après la mort.

Ils donnent et reçoivent. Ils ne vivent pas aux dépens de leur peuple, ni leur peuple à leurs dépens. Ils savent que la richesse est un instrument de bien commun dont chacun doit jouir selon sa mesure. Ils achètent avec leur argent non seulement la nourriture ou les vêtements, mais aussi l'amour, le respect et la reconnaissance ; ils s'assurent la bonne renommée de leur vivant et dans la mémoire des hommes. Ils ne sont pas esclaves de la matière, mais ses maîtres, la mettant au service de l'homme et de sa dignité.

Je lis dans *Le Temps* qu'un homme a donné dix millions de francs à l'Université de Paris pour construire un quartier destiné aux étudiants. Je lis encore qu'une femme a légué quinze millions à cette même université, après avoir déjà subventionné plusieurs chaires et aidé des étudiants pauvres à publier leurs thèses. Une autre femme a doté l'université d'un revenu annuel de trente-cinq mille francs pour la recherche sur le radium en médecine ; un homme a laissé un demi-million ; un professeur de lycée a donné soixante-seize mille francs pour aider les étudiants en histoire moderne ; une autre femme, un million pour soutenir les chercheurs en histoire.

Les théâtres, les salles de concert et même les maisons de divertissement consacrent une part de leurs recettes à la science ; les ouvriers eux-mêmes se cotisent pour fonder des laboratoires. Et pourtant, les journaux regorgent d'articles furieux reprochant aux savants de se plaindre encore du manque de moyens !

Mais ce « manque » de science en France n'est qu'apparent, car l'État et la société lui consacrent une sollicitude immense. La preuve en est la suprématie scientifique que la France exerce toujours sur l'Europe.

J'écrivais il y a quelques mois que la science, si riche soit-elle, demeure pauvre, car elle vit — et tout être vivant a besoin d'aide. Les savants demanderont toujours, et les hommes généreux donneront toujours.

Voilà pour la France.

Quant à l'Égypte, sa richesse l'écrase. Mais comment parler de la pauvreté de la science, quand la science elle-même y manque ? L'Égypte n'a pas de science propre : elle l'emprunte à l'Europe et à l'Amérique — mal, et en quantité dérisoire. Pour les voitures, les bijoux et les étoffes, l'argent abonde ; mais pour nourrir l'esprit et le cœur, notre misère est absolue.

Nous imitons les apparences de la civilisation, mais non son âme. Une mode naît à Paris ou à New York ? Nous la reprenons aussitôt, avec frénésie. Ainsi, nous paraissions cultivés, parfois mieux vêtus que les riches de Londres ou de Paris ; mais sous cet éclat brille le néant.

Quel peuple peut espérer vivre, s'il importe toutes les commodités matérielles et ferme ses yeux sur la science, la littérature et l'art ? Nos savants existent, mais nous ne les voyons pas. L'Européen, lui, traverse les mers pour chercher la vérité ; l'Égyptien doit venir à Paris pour découvrir sa propre patrie. Quelle honte !

Nous avons dit ces choses, nous les répéterons encore. Mais personne ne nous écouterait, sauf quelques esprits désabusés. Ceux qui pourraient agir préfèrent s'étourdir de luxe.

Il y a quinze ans, nous avons fondé une université ; elle aurait péri sans la grâce de Dieu. Nos riches l'avaient soutenue quand la chose était à la mode, mais la mode est passée et leur générosité s'est tarie. Pendant que la guerre ruinait la France, détruisait sa fortune et bouleversait sa société, elle n'a fait qu'accroître son amour de la science — et c'est par la science qu'elle a triomphé. Chez nous, la guerre a multiplié les fortunes — et l'avarice.

Le gouvernement et les particuliers se valent : la première administration Nasim dépensa près d'un demi-million de livres pour réparer les voitures officielles, tandis que l'université ne recevait qu'une aumône dérisoire. Le ministère des Awqāf, jadis généreux, n'accorde plus qu'une somme misérable. Et nous réclamons encore l'indépendance !

Les Européens n'ont pas conquis leur liberté en se jetant sur les bijoux ou les étoffes, mais en se jetant sur la science. Remercions Dieu pour la Constitution : si nous avons perdu confiance dans nos gouvernants et nos riches, gardons confiance dans la nation elle-même. Le Parlement ne pardonnera pas que l'éducation demeure ainsi livrée à l'ignorance et au désordre.

Ṭāhā Ḥusayn

Paris, le 11 mai 1923

Publié dans al-Siyāsa, le 22 mai 1923